



Le Temps
1002 Lausanne
058 269 29 00
<https://www.letemps.ch/>

Medienart: Print
Medientyp: Tages- und Wochenpresse
Auflage: 35'071
Erscheinungsweise: 6x wöchentlich

Seite: 34
Fläche: 152'317 mm²

Auftrag: 1093215
Themen-Nr.: 840.010

Referenz: 74918934
Ausschnitt Seite: 1/4

«AUJOURD’HUI, VICTOR HUGO ÉCRIRAIT DES ROMANS POLICIERS»



Pierre Lemaitre vient de terminer le troisième volet de sa trilogie centrée sur l'entre-deux-guerres et commencée par «Au revoir là-haut» en 2013. «Miroir de nos peines» va paraître en janvier. (ALEXANDRE ISARD/PASCO)

PAR LISBETH KOUTCHOUOFF ARMAN
@Lkoutchoumoff

LES ATELIERS DU POLAR

L'auteur d'«Au revoir là-haut» et de «Couleurs de l'incendie» l'a toujours dit, son savoir-faire de romancier vient de la littérature populaire. Invité des Ateliers du polar Fondation Jan Michalski-«Le Temps», Pierre Lemaitre livre les clés de son art

► Pierre Lemaitre a remporté le Prix Goncourt 2013 avec *Au revoir là-haut*, formidable récit picaresque sur l'après-Première Guerre mondiale doublé d'une déclaration d'amour à la littérature. Avant ce succès salué par des traductions dans 40 pays, Pierre Lemaitre a écrit six romans policiers et romans noirs, tout aussi applaudis, notamment par Stephen King. Devant le public des Ateliers du polar Fondation Jan Michalski-*Le Temps*, avec fougue et humour, volontiers cabotin comme il le dit lui-même, il tresse les liens qui unissent les aventures de Monte-

Cristo à la vague du polar nordique.

En 2013, vous recevez le Prix Goncourt pour «Au revoir là-haut» et vous déclarez: «Ce que l'Académie Goncourt a bien voulu couronner, c'est un savoir-faire issu du roman policier et du roman populaire.» A qui pensiez-vous en disant cela? Très sincèrement, à moi! Venant du roman policier, je ne suis pas, en 2013, un candidat naturel pour le Prix Goncourt. *Au revoir là-haut* est ma première incursion hors du polar. Il faut se rappeler qu'aucun roman policier



n'a jusqu'à présent été couronné. Même Simenon n'a pas eu le Goncourt alors qu'il a écrit le superbe *Testament Donadieu* pour cela... L'Académie Goncourt est très embêtée avec le roman policier, c'est un peu le sparadrap du capitaine Haddock. Alors, les jurés donnent le prix à quelqu'un qui vient du polar mais pas pour un polar. Mais le roman policier va finir par entrer par la grande porte.

En quoi le roman policier gêne-t-il à ce point? En partie pour une raison de généalogie littéraire. Le roman policier vient de la littérature populaire. Il s'écrit souvent en série et répond à des contraintes extraordinairement fixes: il faut un crime, des policiers, des indices. Ces modes d'écriture collent mal avec l'idée de liberté créatrice dont

«Fantômas»,
c'est formidable,
mais c'est écrit
avec le pied
gauche»

la littérature est habituellement l'expression. Une autre raison est que beaucoup de romans policiers sont mal écrits. *Fantômas*, c'est formidable, mais c'est écrit avec le pied gauche... Il faut attendre Boileau-Narcejac dans les années 1950 pour pouvoir parler de stylistes.

Est-ce que cela a un sens de parler de littérature populaire? La littérature populaire peut se comprendre comme une suite de cercles concentriques. Prenons *Au revoir là-haut*. Un lecteur de 17 ans peut le lire au premier degré comme un roman d'aventures, ce qu'il est. Un deuxième cercle de lecteurs va s'intéresser davantage au fond historique, social. Et puis un troisième

cercle va reconnaître les hommages littéraires glissés dans le texte, à Proust, à Aragon. Le lecteur de 17 ans se moque de ces citations. Certains lecteurs seront dans les trois cercles à la fois. La littérature populaire est capable dans un même livre de s'adresser à tous ces publics sans que l'un exclue l'autre.

Est-ce que ce n'est pas aussi la définition d'un bon roman? Est-ce qu'il n'y a pas un malaise qui perdure dans les pays francophones avec la notion d'intrigue, alors que les écrivains anglo-saxons y ont recours avec pragmatisme? Oui et non. Je pense à Annie Ernaux, une romancière que j'admire beaucoup. Ses histoires se résument à peu de chose. Or ses romans m'ont fait comprendre des choses essentielles sur ma propre vie. Depuis le XVIIIe siècle, à partir de Rousseau, notre littérature de langue française devient très psychologique. C'est une marque de fabrique qui se maintient jusqu'à aujourd'hui avec l'ego-fiction. Notre littérature ne fait pas toujours bon ménage avec les histoires.

Il y a même eu divorce dans les années 1950 et 1960 avec le nouveau roman... Oui, à ce moment-là, on opposait littérature et intrigue. La bonne littérature n'avait ni intrigue ni personnages. Mais à l'apogée du nouveau roman, qui nous raconte les histoires? Les historiens, comme Emmanuel Le Roy Ladurie, Georges Duby, Jacques Le Goff, qui font, eux, le trajet exactement inverse et s'intéressent à la vie des gens. La chance de notre littérature est qu'elle a toujours tout osé, elle est à la fois transgressive et psychologique. C'est ce qui la différencie de la littérature anglo-saxonne.

Mais vos mentors, Victor Hugo, Alexandre Dumas, sont aussi de grands auteurs d'intrigues, non? Que connaît-on vraiment des *Misérables* de Victor Hugo? La plupart du temps, on n'en a lu que des bouts, on connaît l'histoire de

Cosette et de Jean Valjean. Or cette histoire ne représente même pas le quart du roman. Que fait donc Hugo le reste du temps? Il fait une littérature enveloppante et c'est en cela qu'elle est transgressive. Il estime que sa narration doit être à la fois le creuset de ce qu'il veut dire et l'occasion d'élargir son discours à la vision qu'il veut donner du monde.

Quel a été votre premier choc littéraire? Je découvre la littérature à 14 ans avec deux livres: *Sans famille* d'Hector Malot, mélodrame ruiselant de bons sentiments. Et un roman de Guy des Cars, *La Brute*. Dans la famille et dans l'époque qui étaient les miennes, c'est ce genre de livre qui me tombait sous la main. Pour ma mère, Guy des Cars était un grand auteur. A 18 ans, elle était fille de ferme dans le Loiret. Elle a découvert la lecture à 25 ans pour devenir ensuite une grande lectrice beaucoup plus experte.

A 14 ans, que vous a apporté la lecture? J'ai compris qu'un bon livre est celui qui emmène le lecteur. L'écrivain est d'abord un fabricant d'émotions. Plus tard, une fois que mes lectures ont évolué, j'ai compris qu'un romancier n'est pas lecteur de ses romans, ni romancier de ses lectures.

C'est-à-dire? Jean Echenoz est pour moi un des meilleurs écrivains de sa génération. Entre ses livres et les miens, il y a un univers... En fait, ce que j'aime le plus en tant que lecteur, ce n'est pas ce que j'écris.

Vous n'écrivez pas ce que vous auriez envie de lire? J'écris les romans qui, si j'étais lecteur, me procureraient les émotions que j'essaye de créer. Mais quand je lis d'autres écrivains, je suis admiratif de ce que je ne sais pas faire.

Qu'est-ce qui vous a fait choisir le polar comme premier terrain d'écriture? Je pensais que c'était plus facile à faire.

LE TEMPS



Le Temps
1002 Lausanne
058 269 29 00
<https://www.letemps.ch/>

Medienart: Print
Medientyp: Tages- und Wochenpresse
Auflage: 35'071
Erscheinungsweise: 6x wöchentlich

Seite: 34
Fläche: 152'317 mm²

Auftrag: 1093215
Themen-Nr.: 840.010

Referenz: 74918934
Ausschnitt Seite: 3/4

Ce qui n'est pas vrai? C'est beaucoup plus difficile que l'on croit. A partir du XXe siècle, le roman policier devient la réincarnation de ce qu'avait été le feuilleton au XIXe siècle. En forçant un peu le trait, on pourrait dire que Victor Hugo écrirait aujourd'hui des romans policiers. Quand vous observez la façon dont Alexandre

Dumas construit ses histoires et s'intéresse au monde, il y a une filiation très naturelle entre Monte-Cristo et les romans policiers du XXe siècle.

Vous avez commencé à publier à la cinquantaine... Je ne permettrai à personne de dire que 50 ans est un âge tardif!

Ce qui est plus frappant, c'est que vos coups d'essai sont des coups gagnants. Travail soigné, votre premier roman étonne par sa maîtrise. Comme si vous n'aviez pas fait vos gammes en écrivant mais en lisant. J'ai quand même écrit trois romans qui n'ont pas été publiés et heureusement parce qu'ils étaient très mauvais. Mais sûrement que l'âge et la maturité jouent aussi un rôle. Le fait d'avoir lu intensément pendant quarante-cinq ans m'a permis d'enregistrer beaucoup plus de connaissances que si j'avais publié un premier livre à 25 ans.

L'enseignement a-t-il aussi compté? Enormément. Je n'ai jamais mieux appris sur la littérature que quand il a fallu que je l'enseigne. Je donnais des cours à des bibliothécaires. Cela m'a obligé non

seulement à lire les textes mais à aller aussi dans l'arrière-cuisine de l'écriture. Sans m'en rendre compte, j'ai mis dans ma boîte à outils énormément d'éléments. Quand j'ai commencé à écrire, j'étais plus équipé que si j'avais eu la malchance de publier à 30 ans. Sans compter que si j'avais eu le Goncourt à 30 ans, c'était un ticket pour...

Pour? Gagner le Goncourt est une expérience extravagante. C'est quelque chose de tellement prodigieux, qui change tellement votre vie, que si vous n'avez pas des pare-chocs en acier chromés, vous finissez par croire aux compliments qui pleuvent sur vous. A 30 ans, vous prenez la grosse tête. A 60, vous êtes assez sage pour relativiser.

Est-ce que vous êtes surpris parfois par la violence des scènes que vous écrivez? Quelle est la première chose qu'exige un lecteur en ouvrant un roman policier? Du sang. Un crime est en soi épouvantable. La question est plutôt: que se passe-t-il dans nos pays et dans nos littératures pour qu'aujourd'hui quasiment un roman sur quatre soit un roman policier?

A votre avis? La littérature policière a toujours été la caisse de résonance des angoisses sociales. Il épouse les inquiétudes du monde avec les outils de la tragédie, c'est-à-dire les passions chauffées à blanc. La vague du polar nordique dans les années 1990 est un bon exemple. *Millénium* de Stieg Larsson est le grand roman de la dépression: les personnages ont le poids du monde

sur les épaules, ils vivent dans des villes rongées par la drogue et la concussion politique. Or *Millénium* paraît pile au moment où l'on comprend, dans les années 1990, que la crise économique est en fait le nouvel état du monde.

Pourquoi avoir quitté le polar? Je ne l'ai pas fait exprès. Quand j'ai commencé *Au revoir là-haut*, je n'avais pas décidé de quitter le roman poli-

cier, c'est venu au fil de l'écriture, qui s'est révélée d'une liberté absolument jubilatoire.

D'où vient votre intérêt pour la Première Guerre mondiale? Mon attachement à cette guerre est très littéraire. A 20 ans, j'ai découvert *Les Croix de bois* de Roland Dorgelès et j'ai été frappé par l'extrême jeunesse des soldats. Je me suis immédiatement identifié à eux. C'est aussi une leçon de littérature.

«Au revoir là-haut» est devenu une trilogie, «Les Enfants du désastre». Le troisième tome va paraître début janvier. Que pouvez-vous nous en dire, en primeur? La trilogie porte sur les décennies de l'entre-deux-guerres, soit trente ans de gens sacrifiés. Dans *Au revoir là-haut*, les sacrifiés sont les jeunes soldats. Dans les années 1930, les grandes sacrifiées sont les femmes. Enfin, dans le troisième tome, *Miroir de nos peines*, c'est la grandeur du pays qui fait naufrage dans l'extravagante aventure de l'exode où 10 millions de personnes ont fui dans un état de panique extrême. ■



«Gagner le Goncourt à 30 ans peut donner la grosse tête. A 60, vous pouvez relativiser»

Les cinq règles d'or de Pierre Lemaitre

Règle numéro 1: Connaître la fin

Le roman policier est un genre qui se juge uniquement sur la fin. Un roman médiocre avec une fin formidable va susciter l'enthousiasme. Mais un roman formidable qui se termine en queue de poisson déçoit. Il faut donc soigner la fin. Or c'est le plus difficile à faire. A tel point que beaucoup de romanciers, et moi aussi au début, se lancent dans l'écriture en se disant, «pour la fin, je verrai bien». C'est la meilleure façon de foncer dans le mur... Si la fin n'est pas préparée, vectorisée par tout votre récit, elle paraîtra aléatoire. Avant de se lancer, il faut connaître la fin et aussi... le milieu et le début.

Règle numéro 2: Se méfier de l'écriture

Il faut planifier également les épisodes intermédiaires au risque sinon de se laisser trop porter par l'écriture et de se lancer sur des fausses pistes ou dans des constructions filandreuses qui font rarement des livres solides, c'est-à-dire qui amènent le lecteur pas à pas vers une issue.

Règle numéro 3: Faire confiance à l'écriture

Il ne faut pas non plus faire un plan trop précis qui prévoit tout dans les moindres détails. Souvent, au cours de l'écriture, apparaissent des choses que vous n'aviez pas imaginées. Au moment où cela surgit, vous comprenez que l'idée est bonne et qu'elle est compatible avec l'architecture

de l'ensemble. Il faut laisser la place à ces idées-là.

Règle numéro 4: Lire Hitchcock

Il faut lire les entretiens qu'Alfred Hitchcock a donnés à François Truffaut en 1962. C'est truffé de conseils en narration. C'est là que j'ai découvert la célèbre «bombe sous la table», c'est-à-dire la différence entre suspense et surprise. Si vous décidez de mettre une bombe sous la table, il existe deux façons d'organiser le récit. Soit vous avertissez le lecteur et vous créez du suspense: quand va-t-elle exploser? Soit vous ne prévenez pas le lecteur et quand la bombe explose, vous créez la surprise. A chaque événement, vous devez vous demander quelle est la solution la plus payante sur le plan narratif: l'organiser comme un suspense ou comme une surprise?

Règle numéro 5: Soigner les personnages

Ce qui pêche souvent dans les romans policiers, ce sont les personnages. Plus on soigne la qualité de l'intrigue, plus on a tendance à négliger les personnages. Ce qui n'empêche pas d'aboutir à de très bons romans policiers comme ceux d'Agatha Christie ou de Conan Doyle qui font appel à la sagacité des lecteurs mais pas à leurs émotions. Ce n'est pas ce que j'ai envie de faire. Mes romans sont bâtis sur l'émotion créée chez les lecteurs. Je suis donc obligé de faire attention à ne pas sacrifier les personnages à l'intrigue. L'intrigue n'a de valeur qu'à la condition d'être portée par des personnages qui créent de l'émotion. ■